

29 Sept. 1975

Spectacles

ART

La Biennale des enfants sages

Le seul souffle de provocation de la Biennale des jeunes, qui s'ouvre dans les deux musées d'Art moderne, aurait pu venir d'un artiste belge, Alain d'Hooghe, qui avait proposé d'installer dans le hall de véritables prostituées engagées aux frais de la Ville de Paris. Les organisateurs refusèrent discrètement, prétextant de délicats problèmes de plomberie.

Hormis cette provocation réprimée avec humour, pas l'ombre d'un scandale. C'est la Biennale des enfants sages. Toutes les œuvres présentées sont de qualité, bien que restant dans le registre du raffinement mineur. « Même aux Beaux-Arts, cela fait dix ans qu'on ne s'amuse plus à cela », explose un étudiant devant les toiles monochromes, en majorité grises, devant les photos savantes, résidu d'un art conceptuel qui cherche à se transformer en art narratif ou en vidéo art.

En gants blancs

L'audace demeure uniquement dans le camp des Japonais, qui en sont restés aux happenings. Ainsi, Kyoji Takubo redécouvre les vertus de la tarte à la crème. Mais il se garde bien de la lancer au visage des spectateurs. Le gâteau est précipité sur des feuilles de papier d'argent collées au mur et, l'exploit terminé, un assistant en gants blancs dessine délicatement les contours de l'éclatement.

Un autre Japonais, Hikosaka, a transporté de Tokyo à Paris l'ensemble de son appartement, y compris le plancher, et l'a reconstruit au milieu de la Biennale. Cela fait songer aux « environnements » d'il y a plusieurs années...

L'absence de passion vient du fait qu'aucun courant nouveau depuis cinq ans n'est venu jeter le trouble dans le milieu artistique. Au lieu d'inventer, les peintres réfléchissent, théorisent. Mais l'aspect ripoliné de la présentation est une conséquence directe de Mai 68. Paradoxalement, les événements de 1968, au lieu de libéraliser le recrutement, ont renforcé le contrôle des mandarins de la culture.

Auparavant, soumis au caprice de

responsables nationaux, le choix se distinguait surtout par son incohérence. Mai 68 mit fin au favoritisme et à l'incompétence. Un comité de sélection recruté dans les pays surévolués pose désormais les critères de qualité et définit la notion d'avant-garde.

Première conséquence : l'élimination du tiers monde ! La Biennale ne rassemble, en effet, que des artistes issus de la culture occidentale, délimitée par une ligne qui, partant du Japon et sautant la Russie, parcourt un circuit à travers l'Europe pour aboutir aux Etats-Unis.

Une pointe d'exotisme : des images d'Epinal produites par les peintres paysans chinois du district de Houhsien. Les tableaux portent des titres charmants : « La Bonne Récolte de piments », « La Joyeuse Cueillette du coton »...

« Cela ne rendrait pas service aux artistes du tiers monde », explique Georges Boudaille, le délégué général, que de confronter leurs tâtonnements avec la sophistication de l'art conceptuel ou du vidéo art... » Et il ajoute : « De toute façon, la première difficulté avec les pays en voie de développement, c'est de trouver un correspondant qui répond aux lettres... »

Cette Biennale, cependant, ne manque pas d'intérêt. Elle permet de suivre l'évolution des techniques picturales. Il y a dix ans, l'art cinétique obligea le musée à installer l'électricité, dont profite actuellement la machinerie vidéo. Puis, ce fut l'introduction des produits pour faire briller le plastique et le plexiglas.

Aujourd'hui, ce sont les fers à repasser qui jonchent le sol : un coup de pattemouille, et le faux pli disparaît sur les toiles teintées épinglees au mur.

OTTO HAHN ■



Happening de Kyoji Takubo : sur la table, la tarte à la crème et un carton annonçant : « Ça se passera à 11 h 30. »

PARISCOPE

1er octobre

ARTS



Œuvre de peintres paysans du Houh-Sien.

La Biennale de Paris

Une centaine d'artistes européens, japonais, américains et la participation exceptionnelle d'un groupe de peintres paysans chinois, tel est le visage de la neuvième Biennale.

En dehors de quelques travaux qui ne sont que l'expression de préoccupations personnelles, la plupart des œuvres présentées perpétuent les tendances opérées par les artistes d'avant-garde il y a quelques années ou plus.

Ainsi on peut voir les derniers héritiers du groupe Support-Surface (Dolla, Pincemin) qui travaillent sur les fondements du langage pictural (toile, matière, couleur, plan) tout comme une nouvelle génération d'abstraits qui puise son inspiration dans le constructivisme russe et l'abstraction américaine de Reinhardt et de Newman (Thomé, Muller, Dulk, Moon-Seup Shim...). On trouve également des prolongements de la sculpture minimale (pièces monumentales de Highstein et Lowe), de l'art psychédélique (toiles kitsch de Taylor et Bill Martin), de l'art conceptuel (textes et photos de Craig

Martin), du land art (sculpture sur gazon de Bogucki), etc. En fait les réalisations les plus intéressantes sont celles qui font intervenir des média vivants et accessibles comme la photo, le film et surtout la vidéo. Elles sont basées sur la communication de certains phénomènes sensibles, sociologiques, politiques et recouvrent plus le domaine tangible de la vie que celui de l'art.

Ainsi les expériences, à partir de documents photographiques, de Lüthi, Castelli et Pfeiffer sur l'ambivalence des sexes ou celles de Natalia LL-Permao et de Marina Abramovic. Le film et la vidéo sont plus percutants mais ils nécessitent une grande cohérence pour être véritablement lisibles (films de Barbara Linkovitch, Lange, Alphonse...) vidéos de Rosenbach, Torres, Valie Export...). Paradoxalement ce sont les peintres paysans chinois qui semblent avoir trouvé un langage tout à fait efficace en dépit de son caractère très traditionnel. Mais eux savent exactement pourquoi ils font de l'art.

Musée national d'Art moderne, Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Musée Galliera.

BEATRICE PARENT.